

ÉDITORIAL

Une revue comme *Ponti/Ponts*, qui a choisi pour titre et pour emblème l'un des plus anciens et plus significatifs ouvrages du génie de l'*homo faber*, ne pouvait pas ignorer plus longtemps le thème de la Ville, qui constitue d'une certaine manière – en tant que réalisation puissante de la volonté transformatrice de l'homme – l'hyperbole de la grande opposition dialectique culture *versus* nature (“la fondation d'une ville est naissance de civilisation”, écrit Dominique CHANCÉ en ouverture de son article), et – à partir de la moitié du XIX^e siècle – le symbole le plus voyant de la modernité.

Mais pour ceux qui, comme nous, orientent leur intérêt, leur réflexion et leurs études sur les littératures francophones, c'est-à-dire sur de vastes régions du monde, diverses et multiples, très différentes voire opposées entre elles, le thème et le mot *ville* ne suffit plus.

On sait bien que la structuration de l'espace constitue l'un des enjeux les plus marquants du texte littéraire, en prose surtout (mais pas seulement); et personne n'ignore que les oppositions spatiales jouent souvent un rôle capital dans l'agencement narratif ou poétique: elles peuvent d'une part se poser comme signes visibles d'invisibles conceptions du monde, elles peuvent d'autre part – en mettant en scène le quadrillage de l'espace et ses frontières – montrer comment se forment et se transforment les jeux de force sociaux, comment les individus sont souvent confrontés à des obstacles infranchissables leur empêchant tout parcours (plus ou moins libérateur), comment au contraire d'autres fois il y a dépassement des frontières et ouverture vers d'autres horizons (plus ou moins décevants), comment enfin il peut y avoir une confrontation dialectique entre des espaces opposés, confrontation qui finit par rétablir un sens profond d'appartenance ...

Or – disais-je – le mot *ville* ne suffit plus aujourd’hui pour rendre compte des littératures (francophones) ni de leurs réalités référentielles, car la ville ne représente plus un espace unitaire, opposé à un autre espace qui lui serait étranger. Elle est désormais très souvent l’espace totalisant du texte, mais présentant à son intérieur plusieurs espaces différents, tous profondément significatifs et la plupart du temps séparés par de puissantes frontières. C’est ce que met en relief l’énumération du titre de cette livraison, centres-villes, villes et bidonvilles, c’est ce qui ressort des études ici réunies à commencer par celles qui s’occupent de la France et de Paris: lisez l’article de Marie Madeleine BERTUCCI sur “le parler des cités”, qui montre non seulement comment la langue que l’on parle dans les banlieues assume une fonction socio-spatiale “qui emblématise des tensions sociales et marque des lieux de sécession urbaine” jusqu’à la ségrégation spatiale, mais aussi comment “la notion de banlieue est pertinente [...]”, dans la perspective de la territorialisation de l’identité, à travers un mouvement de minorisation-stigmatisation” qui concerne les communautés pluriethniques issues de l’immigration; lisez l’étude d’Ilaria VITALI sur la “géographie littéraire de la banlieue parisienne”, qui présente les “écrivains ‘de banlieue’”, en s’arrêtant plus particulièrement sur les ouvrages de l’écrivain d’origine algérienne Mabruck RACHEDI et de l’Algéro-Soudanais Rachid DJAÏ-DANI: c’est toute une géographie qui en ressort, mettant en relief “la sinistre uniformité architecturale des banlieues”, leur habitat invivable, la dégradation du cadre, la détérioration des espaces communs, la disqualification sociale qu’elles incarnent, lieux pourtant d’une certaine sociabilité, d’une certaine convivialité, “d’où l’affectivité n’est pas exclue”. Complètement détachés de la ville de Paris, “perçue comme un ailleurs”, les espaces périphériques (lieux condamnés, certes, et rattachés “au désespoir, à la violence, au manque d’un avenir”), s’avèrent pourtant désormais comme la marque d’une très forte reconnaissance identitaire, capable de les transformer en nouveaux centres.

Mais pour cette livraison de *Ponti/Ponts* l’étude du quadrillage de l’espace urbain, qui marque des clivages sociaux souvent indépassables, a suscité surtout des études sur les littératures des Caraïbes (Haïti et la Martinique), où la ville – comme l’a écrit Dominique CHANCÉ dans son article consacré à Patrick CHAMOISEAU – n’a pas de légitimité historique; elle n’est qu’une entité venue d’ailleurs, une violence faite à la nature, l’enclave d’un

pouvoir étranger. C'est en opposition à cette réalité arbitraire que naît Texaco, un bidonville aux yeux d'un Blanc, un quartier bien vivant en réalité, "miracle d'équilibre [...] naturalisé comme 'mangrove urbaine'", c'est-à-dire comme "un retour fécond à une nature réinventée", comme expression positive de la créolité et du métissage. Le symbole de la mangrove est pourtant ambigu, et les valeurs qu'il représente peuvent facilement être renversées: la ville menace d'absorption sa périphérie, "en imposant sa structure totalitaire", en se transformant elle-même en mangrove urbaine, mais cette fois dans ses connotations négatives de lieu sordide, lieu d'abjection, de déchéance, de chaos, où la créolité se défait, comme il arrive dans le roman *Biblique des derniers gestes*, où "l'innommable et la destruction sévi[t] jusqu'au néant".

La capitale martiniquaise de Fort-de-France (ville contradictoire et fuyante) est aussi au cœur de l'œuvre de Raphaël CONFIAINT, qu'étudie Francesca PARABOSCHI; et à nouveau les quartiers périphériques de la créolité prennent le dessus, le morne Pichevin en particulier, représenté quelquefois à travers les verres déformants du réalisme merveilleux, mais montré le plus souvent par le réalisme le plus brutal: si la ville est un monstre étranger, "dévorateur et paralysant", le quartier est "un cachot malsain et suffoquant", une variante de l'Enfer, selon les paroles de CONFIAINT même, malgré la force vitale et le rire carnavalesque qui parcourt souvent les pages de ses romans.

À côté de Fort-de-France, Port-au-Prince, la capitale d'Haïti, et ses quartiers-bidonvilles: Joëlle VITIELLO en examine la structure, les fonctions, les enjeux tels qu'ils sont représentés dans les œuvres de quelques-uns des écrivains haïtiens parmi les plus significatifs: Paulette POUJOL-ORIOU, Yanick LAHENS, Lyonel TROUILLOT, Pierre CLITANDRE; l'opposition entre la riche ville d'en-haut et la misérable ville d'en-bas constitue l'axe signifiant de textes qui – s'ils ne cachent pas l'"aspect cauchemardesque [des bidonvilles haïtiens], où l'humanité est réduite à néant" – ne manquent pas d'en mettre en scène les "communautés sociales complexes et vibrantes, dans un paysage difficile, mais conscient des données économiques, sociales et politiques".

C'est le Cameroun qui a été élu par nos auteurs à représenter l'Afrique, du point de vue aussi bien linguistique que littéraire. "La ville au Cameroun – écrivent Élisabeth NGO NGOK GRAUX et Venant ÉLOUNDOU ÉLOUNDOU – est un véritable lieu de coexistence et de métissage linguis-

tique”: et ils le prouvent par l’étude du camfranglais, ce parler urbain qui mélange l’anglais, le français, le pidgin-english et les langues locales, en développant “les convergences autour d’une matrice principale française”.

Pour sa part, Gian Luigi DI BERNARDINI, qui propose une réflexion sur le thème de la ville dans l’œuvre du grand romancier camerounais Mongo BETI, en réexamine, d’une certaine manière, les caractères constitutifs, depuis l’ancienne opposition ville/village (où la ville apparaît quand même déjà comme “un espace ségréatif”) jusqu’à la déchéance urbaine que les régimes des Indépendances ont provoquée, sans éliminer par ailleurs la ségrégation sociale.

Pourtant, la ville est désormais en Afrique “une réalité incontournable”, où s’élaborent de nouvelles stratégies langagières, de nouveaux modes de vie et de survie, de nouveaux liens sociaux et de nouvelles oppositions, dans des situations d’une difficulté et d’un dénuement extrêmes, certes, mais comme chargées d’attente et d’une nouvelle conscience qui se prépare: c’est ce qu’on ressent en lisant *Un enterrement à Camp-Luka*, l’inédit très captivant que nous a offert l’écrivain congolais Charles DJUNGU-SIMBA K.; par une écriture volontairement calme et sereine, il nous parle d’un camp de pauvres gens, un “repère de misère qui a poussé [...] dans le dos de l’impitoyable et arrogante [...] [ville de] Kinshasa”; et ce qui arrive dans ce camp-bidonville, n’est qu’une représentation exemplaire de tant de réalités urbaines d’Afrique ...

Il faudra sans doute, dans une prochaine livraison, reprendre et approfondir ce thème si significatif de notre époque et des littératures contemporaines, dont ce numéro de *Ponti/Ponts* offre déjà des échantillons passionnants.

Bonne lecture à tous.